

Robert Marteau, in memoriam

Je n'ai jamais rencontré Robert Marteau. Au verso d'un poème de Gongora que je retrouve à l'instant, poème qui accompagnait, comme chaque année, une belle gravure de son ami Saunier et que j'avais reçu avec ses vœux en 2003, je lis : « Je me promets toujours d'aller à Quimper passer la journée. Autour de la Chandeleur ». Trois ans auparavant, alors qu'il sortait d'une *temporada* très riche puisqu'elle le conduisit de Vic Fezenzac à Bayonne en passant par Dax où il avait vu toréer Enrique Ponce et Jose Tomas, il m'écrivait : « Je m'étais dit que c'était une occasion d'aller à Quimper, de faire votre connaissance et de voir Mireille ».

L'hiver 2000 passa sans que nous puissions évoquer cette *aficion*, une passion assez peu recommandable comme on sait, pas très « politiquement correcte », ce dont d'ailleurs il se moquait bien. Robert Marteau avait horreur des bien pensants, des « bien penchants » comme il les appelait et il faut dire qu'aujourd'hui il eut été servi. Mais nous avions en commun d'autres folies, de l'alchimie aux oiseaux, en passant par la peinture ou Venise. Nous admirions aussi André Breton et particulièrement celui d'*Arcane 17*. Ne parlons pas de la poésie.

Il y eut d'autres tentatives où Kairos chaque fois s'esquiva ou faillit. Notre histoire est faite aussi de pas perdus et d'occasions manquées. Reste que l'*abraço* qu'hispanisants tous les deux nous aurions aimé nous offrir n'eut jamais lieu.

Mon premier contact avec Robert Marteau et encore fut-il très indirect, clandestin même et « coulissier », comme aimait à dire Georges Perros, date de 1986. Bernard Guillemot, l'éditeur de Calligrammes était un homme de passion. Ces quatre idoles, parmi les vivants du moins car de Joubert à Jean Grenier, les anges qui veillèrent sur les destinées de la Maison quimpéroise étaient nombreux, s'appelaient Georges Perros, Roger Judrin, Michel Fardoulis-Lagrange et Robert Marteau. Tous allaient vite devenir ses amis.

Si ma mémoire est bonne, Bernard et lui ne se virent qu'à trois reprises, à Paris, rue André Masson, à Angers à l'occasion de je ne sais quelle manifestation, et à l'Hays-les-Roses, avec Neige.

Depuis la fin des années 70, nous étions trois ou quatre parmi ses amis dont il sollicitait les avis et auxquels il demandait des notes de lecture. Mireille, Philippe Bosser et moi pour les « réguliers », d'autres plus occasionnels étaient choisis en raison de leurs spécialités ou de leurs goûts. Je pense à Alain-Le Grand Vélin par exemple.

J'étais donc à la fois son lecteur et son chauffeur particulier car Bernard ne conduisait pas et maintes fois nous primes le chemin de Douarnenez ou de Pont-Aven. Ou encore de Bossulan où nous remîmes à Xavier Grall qui était alors près de la fin l'exemplaire de *Solo* qui sortait juste des presses. Je me souviens aussi de ce manoir dans la campagne près de Locronan où Fardoulis-Lagrange nous avait fixé rendez-vous, ou du 13 de la rue Lavoisier où, à « Saint-Brieuc des Choux », Louis Guilloux nous attendait.

En 1985, à mon insu car Guillemot pouvait être aussi, même pour ses amis un être de secret, il avait adressé à Robert Marteau « pour avis » le tapuscrit des tout premiers poèmes du jeune poète un peu tardif que j'étais alors. J'avais 47 ans. Rien donc de très fracassant. Rien d'un météorite à la Rimbaud.

Mais c'est ainsi que Robert Marteau reçut *Mémoires de Basse*, qu'il lut ces petits poèmes tout empreints de mélancolie grêveuse et que le libraire reçut la lettre suivante. Elle est datée de « Vendredi avant l'Ascension ». Année 1986. La voici : « Bernard, Je viens de lire la poésie de Marc Le Gros, d'un trait, et je trouve que c'est bien ; et on a le sentiment de savoir à qui on a

affaire. Il y a une noblesse de la langue et un chavirement qui me conviennent, une générosité à laquelle on ne se trompe pas. La langue y est forte et belle par une richesse et une économie qui contredisent l'avarice. J'aime aussi qu'elle évite la naïveté, mais qu'elle se fonde sur la concrétude et le métier. La conclusion, ce qu'on nomme en espagnol de tauromachie *el remate*, est presque toujours une réussite. »

Ces quelques mots qui sont loin d'être un dithyrambe, qui ne proclament pas à la face du monde qu'une nouvelle étoile vient de naître au ciel de la poésie, qui ne disent pas que c'est « très bien » mais seulement « bien » est le premier et le plus beau cadeau que dans ce domaine du moins, j'aurais jamais reçu. Je dois dire aussi, que ce qui constitue pour moi l'éloge majeur, c'est ce « savoir à qui on a affaire » dont par la suite j'ai fait à mon tour une sorte de morale. C'est mon critère, nécessaire donc même s'il n'est pas suffisant, et ceci parce qu'il est le seul qui ne mente pas. Ce qu'il mesure et à la seconde même, c'est l'intégrité de la voix. Qu'elle puisse être neuve ou même simplement belle, est une autre histoire.

Cette réponse très modeste et qui lui ressemble contient aussi un mot qui est sans doute celui auquel je tiens le plus, sans lequel la poésie ne serait que « fausse parole », comme disait Armand Robin, et c'est le mot « concrétude ».

Ainsi adoubé, je pus gravir la première marche car il en faut toujours une. La pichenette initiale, ce que l'on appelle aussi parfois « le pied à l'étrier ». Encore qu'on demeurait là dans la sphère privée et qu'il ne s'agissait nullement d'un « lancement ». Reste en tout cas que la lumière bienveillante de Marteau est la première, la plus belle aussi de celles qui allaient éclairer le chemin. C'était en 1987, le grand millésime des noces chimiques du poète de *Travaux sur la terre*, son premier livre de 1962, avec la maison d'édition bretonne.

En effet, cette année là parut au catalogue sous la signature de Marteau pas moins de trois ouvrages, *Entre Temps*, *Vigie*, et *Venise en miroir*. Un quatrième devait paraître en 1991, un livre qui m'était particulièrement cher car nous n'avions pas seulement en commun, nous en parlerons souvent par la suite, la folie de la Sérénissime et la dédicace de son Venise faisait joliment allusion aux *sepie ai ferri col polenta nera* qu'il avait dégustées quelque part du côté de La Salute, mais aussi l'amour des corbeaux. Pas des corneilles ni des freux mais des « grands corbeaux ». Mon *Paysage aux neuf corbeaux* qui raconte en vers l'histoire du petit *corvus corax* qu'un ami avait volé pour moi sur les falaises du Conquet où nichaient alors les deux derniers couples de Bretagne, suivit d'un an son *Cortège pour le corbeau*.

Robert Marteau nous a quittés le 15 mai 2011. Il avait 87 ans. Ses livres sont un sanctuaire, nullement inviolable d'ailleurs car je les prête volontiers. Mon amie le peintre Vonnick Caroff à qui j'avais prêté *Sur le motif*, me l'a rendu accompagné d'une petite gravure ainsi légendée : « Ce livre, c'est de l'or pur ». Tous sont dédicacés de cette écriture ample et ronde qui m'a toujours émue, peut-être parce que sa calligraphie appliquée me rappelait immanquablement celle des enfants. De *Salamander* au *Voyage en Vendée*, ils sont tous là, entre une photo de Mélusine, sa fée préférée dont l'histoire eut lieu tout près de chez lui, à Mervent en Poitou et une carte postale du Cordobès qu'il m'avait adressée. Ses envois sont simples et beaux, sincères aussi, sensibles et accordés mais jamais « brillants » comme pouvaient l'être ceux de Judrin. Il les rédigeait toujours car l'homme avait le sens de la matière et du rituel, à la mine de plomb.

Ce petit reliquaire de papier contient aussi quelques raretés, comme cette *Coccinella septempunctata* qu'il tirera à quelques exemplaires avec des peintures de Jean-Pierre Thomas, ou encore les deux sonnets du grand *Toreo*, somptueux celui-là, où le fidèle Saunier, une fois encore, l'accompagnait.

Robert Marteau connaissait les peintres et les aimait. Les études consacrées à ses huit

peintres préférés et qui devaient à l'origine paraître chez Calligrammes, dont j'ai toujours d'ailleurs le tapuscrit et qui portait alors le titre tout alchimique de *Teintures*, sont une merveille. Corot, Rembrandt, Goya surtout dont il nous a laissé la lecture sans doute la plus belle, la plus atypique aussi que je connaisse, digne de celles d'Eugenio d'Ors ou de Pepe Bergamin, poète, aficionado, immense connaisseur du *baturro* de Fuentetodos et que, me dit-il dans une de ses lettres il avait rencontré autrefois à Madrid. Un « intarissable bavard » ajoute-t-il, ce qui n'est pas un scoop, Florence Delay son amie, aficionada elle aussi et je pense au très bel *Cillet rouge sur la sable* qu'elle nous a laissé chez Fourbis avec des dessins de Francis Marmande, ne le démentirait pas.

Mais il n'y avait pas que les taureaux. Si les animaux, les « bêtes », comme il préférait dire, peuplent son œuvre, il aimait aussi les arbres et par-dessus tout les oiseaux. Ce sont les oiseaux qui ouvrent le texte qu'il donnera à l'occasion de l'*Hommage à Bernard Guillemot* et que la maison d'édition quimpéroise devait publier. Sa dernière lettre à Bernard date du 21 février 1989, deux mois avant la mort de son ami. Elle m'a été offerte par Mireille le 29 janvier 1990, en guise de vœux. Pour moi, un an tout juste avant sa mort, c'est encore de tauromachie que Robert Marteau me parlait. Il me disait l'« ...heureuse surprise d'avoir des nouvelles de la tauromachie telle qu'elle se pratique à Lima. Je n'irai pas là-bas, ajoutait-il. Ma petite fille y est allée à ma place... Je l'ai initiée en l'emmenant autrefois voir des corridas... ». Je rentrais pour ma part des arènes d'Acho et j'avais vu José Tomas, autant dire Dieu lui-même, en chair et en os.

Quand on lit Robert Marteau, je crois, et quelques soient les affinités qu'on puisse avoir avec ce dont il nous entretient, on a le sentiment, pour moi ce fut le cas dès le premier échange, de savoir d'emblée « à qui on a affaire ». Le miracle chez lui, aussi bien dans sa prose que dans ses vers, c'est qu'il n'y a entre l'odeur de terre de son « enfance forestière », comme il dit dans une de ses lettres et le poète *culto* qu'il était aussi et au suprême degré, aucun hiatus.

C'était un homme qui n'était ni dans le spectacle ni dans les « coups », comme disait Gracq. Un homme élégant, généreux, incroyablement dépourvu de tout narcissisme ce qui, dans le *mundillo* des Lettres et des arts n'est pas si fréquent. Quelqu'un qui ne parlait jamais plus haut que sa voix.

Marc Le Gros

Quimper le 27 mars 20019